

Nuits...

Heiner Müller, Hans Jürgen Syberberg. *Philoctète*, *La Nuit*. Deux des présences allemandes du dernier Festival d'Automne.

De *Philoctète* - le texte et sa mise en scène par le Théâtre de Genèvevillers - Vilém Flusser nous présente une vision "nocturne": selon son analyse, Heiner Müller tient dans cette pièce le discours unilatéral de la "damnation" et de la "condamnation". Le lecteur pourra se reporter, pour confrontation, à l'interprétation, politiquement ouverte et par là même radicalement opposée, que proposait Michèle Raoul-Davis, dramaturge du spectacle, dans *t/p 60* (exemple intéressant de "malentendu" - *Du spectateur idéal*, J.M. Plemme, *t/p 55* - entre praticien et spectateur sur le sens d'une œuvre). D'autre part, ces accents de désespérance, chez Vilém Flusser, ne sont pas sans rappeler les exhortations de *La Nuit* que Hans Jürgen Syberberg et Edith Clever ont présentée en septembre aux Amandiers-Nanterre, et dont Sarah Vajda, ici, analyse les pressantes "aspirations néantiques".

Réflexions sur *Philoctète*

Vilém Flusser

Ces réflexions sont fondées sur l'expérience visuelle et auditive (c'est-à-dire: théâtrale) et sur la lecture du texte allemand (c'est-à-dire: elles interprètent). La question qu'elles se posent est la suivante: pourquoi Heiner Müller, auteur est-allemand contemporain, a-t-il choisi ce thème?

Le thème: Philoctète est parti avec l'armée grecque pour conquérir Troie. Il a été expulsé de cette armée par Ulysse, et il a été exilé sur une île déserte, parce que son comportement perturbait les rites sacrificiels indispensables pour la réussite de l'expédition. Il s'avère, après dix ans de lutte, que la victoire sur Troie n'est pas possible sans les flèches confiées par Héraclès à Philoctète. Pour les récupérer, Ulysse élabore une stratégie. La haine que Philoctète lui porte peut être neutralisée par la haine que Néoptolème lui porte (Néoptolème, fils d'Achille, déteste Ulysse pour lui

avoir volé les armes de son père). Ulysse part avec Néoptolème pour Lemnos, l'île de Philoctète. Il s'avère, sur l'île, que les deux haines (celle de Philoctète et celle de Néoptolème), quoique convergentes sur Ulysse, ne peuvent être manipulées par celui-ci sans problème. Chacune de ces haines peut élaborer une stratégie propre. Philoctète peut manipuler Néoptolème pour détruire Ulysse, et Néoptolème peut manipuler Philoctète avec le même but. Il y a donc trois jeux, dont chacun se veut méta-jeu des deux autres.

Sophocle: Pour lui, ce thème est celui de la ruse ("metis"). L'homme, dans l'anthropologie grecque archaïque, est déterminé par le destin: par des intentions divines qui détestent l'homme et qui le manipulent. Mais l'homme est un être rusé: il peut manipuler ces forces pour s'en émanciper. C'est ce que fait Ulysse, cet homme-modèle. Mais les forces qui déterminent l'homme sont rusées, elles aussi. A la mesure où l'homme ruse son destin, il est rusé par le destin à son tour. Ça tourne en rond. L'homme ne peut jamais s'émanciper du destin. C'est cela la tragédie. Et l'héroïsme, c'est l'effort condamné de ruser le destin.

Müller: Pour lui, cette vision tragique et absurde de la situation humaine n'est plus archaïque. Elle est, au contraire, adéquate au présent. Le jeu complexe et absurde des ruses qui englobe Ulysse, Néoptolème et Philoctète est un modèle parfait de la vie en Allemagne Orientale. Et dans les pays dits socialistes. Et dans les sociétés dites occidentales en général. Or, l'Allemagne Orientale est une société communiste. Le communisme peut être considéré comme une des stratégies les plus rusées pour émanciper l'homme des forces qui le déterminent, pour "prendre le destin dans ses propres mains". Si la tragédie de Sophocle est un modèle parfait de la vie en Allemagne Orientale, c'est que le destin a rusé le communisme. Plus la société est rusée (plus la raison triomphe), plus l'homme est opprimé. Ulysse y devient un apparatchik qui est rusé par l'appareil qu'il veut ruser.

Or, le communisme n'est qu'un des produits les plus avancés de l'histoire occidentale. L'Occident a toujours misé sur la ruse, la raison, la science. C'est la ruse, la raison, la science, qui doivent nous émanciper du destin. Dans une telle stratégie, les forces qui nous déterminent cessent d'être des intentions divines, et elles deviennent des forces inanimées de la nature (des "lois de la nature"). Le destin devient rusable, si la raison le transforme en propositions logiques et mathématiques. L'avion est de l'aé-



Bertrand Bonvoisin dans *Philoctète*.

rodynamique rusée. L'homme devient libre dans la mesure où il manipule ces propositions. La vision de Sophocle devient dépassée, archaïque, si Ulysse parvient à "formaliser" Philoctète et Néoptolème, s'il devient scientifique. C'est cela le pari occidental, articulé de la façon la plus nette par le 18^e siècle.

Les expériences récentes par lesquelles nous sommes passés (Auschwitz, Kolima, Hiroshima), et le renversement du communisme dans son contraire, sont la preuve que le 18^e siècle (et l'Occident tout entier) se sont trompés. Ces expériences nous replongent dans le climat de Sophocle. Il n'est donc plus archaïque. Ulysse scientifique ne devient pas libre, mais il devient Sisyphe. La raison qui s'oppose à la cécité absurde du destin devient elle-même aveugle et absurde. Plus nous nous libérons de la nature par les ruses de la science, plus cette science et sa technique nous oppriment. C'est le désespoir de la dialectique négative du type francfortien: la raison s'oppose à la déraison pour finir elle-même déraisonnable; la ruse finit par être rusée. C'est cela la tragédie. La tragédie de l'Occident.

Mais il y a, dans la tragédie de Sophocle, un deuxième thème, un sous-thème, qui fascine Müller. C'est le thème de l'exilé, qui est un thème vital en Allemagne. Philoctète, l'exilé à Lemnos, est indispensable pour les Grecs: ils ne peuvent pas vaincre Troie sans lui. Et les Grecs, eux, sont indispensables pour Philoctète: il ne peut pas se sauver sans eux. Mais cette dépendance mutuelle entre l'exilé et l'exilateur n'est pas seulement une relation intersubjective. Elle se reflète dans la conscience des deux. Pour la conscience des Grecs, Philoctète pue, mais c'est un héros

grec. Et dans la conscience de Philoctète, les Grecs sont des traîtres, mais ils parlent grec, sa langue.

Tout ceci, toute cette dialectique externe et interne, propre à l'exilé, fait partie du destin allemand. Les Juifs puent, et les Allemands les pourchassent. Mais ils les pourchassent parce que ce sont des Allemands indispensables, et sans les Juifs l'Allemagne se perd. Les Allemands sont des traîtres, et les Juifs les détestent. Mais ils les détestent, parce qu'ils sont indispensables aux Juifs, et parce qu'ils parlent l'allemand, leur langue. Les nazis ont exilé l'"autre Allemagne" avant 45 dans ce qu'on appelait significativement "l'exil intérieur", parce que cette autre Allemagne était indispensable aux nazis. Et après 45 le nazisme est à son tour exilé par l'autre Allemagne dans le sous-conscient, parce qu'il est indispensable. Finalement l'Allemagne toute entière est une sorte d'exilé indispensable de l'Europe, et c'est pourquoi elle est divisée en deux moitiés, lesquelles sont exilées l'une par rapport à l'autre, et indispensables l'une à l'autre.

Or le thème de l'exil, le thème de la division de la conscience en deux parties qui s'expulsent mutuellement, et qui ne peuvent pas s'assumer sans assumer l'autre, n'est pas seulement allemand. C'est le destin humain. Chaque antisémite a son juif dans son ventre, chaque juif son antisémite. Chaque nazi a son communiste dans son ventre, et chaque communiste son nazi. L'homme est lui-même seulement par opposition à sa propre négation. Grâce à cette dialectique négative dans la conscience, tout antisémite devient une sorte de Juif, tout Juif une sorte d'antisémite, tout nazi une sorte de communiste, tout communiste une sorte de nazi. Quand il n'y a plus de Philoctète, Ulysse n'est plus. Quand il n'y a plus de Juifs en Pologne, est-ce toujours la Pologne? Quand il n'y a plus d'antisémites en Israël, est-ce un état juif? Y a-t-il un nazisme sans communisme? Et sans nazisme, le communisme ne devient-il pas nazi? Cette dialectique négative rend la conscience tellement malheureuse que tout le système hégélien de la dialectique de la conscience s'écroule. C'est pourquoi le thème de l'exil n'est que le côté pile du thème du destin. C'est la conscience de l'éternel retour, de la ruse rusée, de la tragédie absurde de l'existence humaine.

Conclusion: Müller a choisi la tragédie de Sophocle pour deux raisons qui se complètent mutuellement. L'une est que la vision archaïque de la tragédie de l'homme face à son destin est redevenue actuelle, sur-



Die Nacht, Edith Clever.

tout quand on habite l'Allemagne Orientale. L'autre est que la conscience de cette tragédie a pour résultat un déchirement intérieur, et une ambiguïté dans les rapports intersubjectifs, illustrés dans la tragédie par Ulysse, et en Allemagne par le phénomène de l'exil et de la division. Mais ces deux aspects de la pièce, aussi terribles qu'ils soient, n'expliquent pas l'horreur qui nous prend à la gorge en assistant à ce spectacle.

Pour Sophocle, le motif de toute action, du "drame", est la haine. Il est vrai que Philoctète et Néoptolème haïssent Ulysse, mais Ulysse, lui, ne déteste ni l'un ni l'autre: c'est un joueur froid, un technocrate. Mais la haine de Philoctète et de Néoptolème devient la sienne pendant le déroulement du jeu, et elle le devient par nécessité. La manipulation de la haine d'autrui devient, elle-même, une action haineuse. Or, pour Sophocle, le fait que la haine soit le ressort de tout acte, de tout "héroïsme", ne pose pas problème. Il est "païen", pré-chrétien, pré-humaniste. Mais ça pose problème pour Müller, et pour nous-mêmes.

Le judéo-christianisme est la réponse occidentale à l'attitude haineuse archaïque. Une réponse qui propose que l'homme change, et que son motif devienne l'amour. L'humanisme reprend cette réponse à un niveau plus rationnel, et le communisme est la forme la plus évoluée de cet humanisme. Or, le présent nous montre que jamais auparavant la haine n'a été aussi performante, et surtout dans les sociétés dites communistes. Le judéo-christianisme a eu pour résultat une haine et un "héroïsme" qui dépassent l'imagination de Sophocle, et l'humanisme, la science, la technologie et le socialisme ont accentué ce résultat. L'homme a changé, bien sûr, mais pour devenir encore plus haineux. Avec cette découverte, l'Occident, le judéo-christianisme, l'humanisme sont morts. Dieu est mort. Et nous

revoilà dans le cycle absurde de la ruse rusée, du destin aveugle, du crime et de la recrimination.

La pièce de Müller nous montre ce retour vers l'archaïsme. Cet abandon de tout espoir. La pièce nous fait vivre ce que nous savions déjà: que nous sommes damnés et condamnés. Or, c'est peut-être cela la force du théâtre: qu'il nous fasse vivre ce que nous savions déjà. On ne peut pas quitter le Théâtre de Gennevilliers sans être bouleversé.

V.F., octobre 84

Du jour et de la nuit

Sarah Vajda

Spectateur, si tu veux entrer dans la nuit de Syberberg, il te faut oublier la leçon kantienne. Fichte n'a pas parlé. Schiller n'est jamais né. Le Torquedo Tasso n'a jamais libéré l'écriture. Quant au projet de Valéry, inutile de te dire qu'il n'est pas à l'aube de sa conception! Mon Faust ne verra jamais le jour. Nul héros cornélien jamais n'a dit "Je suis maître de moi comme de l'univers". Aucun acteur jamais ne t'a tendu les Discorsi que le camarade Brecht avait cachés sous son manteau! Dans les sous-sols de la scène allemande, Grabbe n'a pas couru, une lanterne à la main, à la recherche du sens de la vie, de ce qui permet "plus de lumière" chaque jour. Aucun dramaturge jamais n'a été jacobin; Büchner donc n'a pas existé.

On t'a menti, spectateur. Tu as rêvé le Cartel. Baty n'a pas plus existé que Dullin, Copeau, Jovet, Antoine. Il n'y a jamais eu de Théâtre libre. L'acteur ne travaille pas, qui attend une visite!

Il te faut, cher public, en matière d'art, posséder la foi. Syberberg est Savonarole, qui, les cheveux au vent, dissipe d'un geste auguste le cri des